

L'ÉMEUTE

Organe Anarchiste

Le N.° 10 Cent.

PARAISSANT LE DIMANCHE

Le N.° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »
Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

AVIS

Nos lecteurs trouveront, au bureau du journal l'Émeute, la collection complète des journaux la Lutte et le Drapeau noir, au prix de 1 fr. 50 cent. pour les deux collections.

DE L'ACTION ANARCHISTE

Pendant la Révolution

Il y a un an, nous avons publié, sous ce titre, dans le *Droit social*, un article dans lequel nous tâchions d'expliquer quel était le travail de destruction que devait accomplir les anarchistes sur le terrain économique, pour arriver à la désorganisation complète de la propriété individuelle. Nous voulons aujourd'hui tâcher d'énumérer quels seront les moyens de lutte que nous devons employer, afin d'opposer avec fruit les forces éparées de la révolution, et démontrer qu'il n'y a que ces moyens qui peuvent nous assurer la victoire.

En effet, la principale objection que l'on fait aux anarchistes est celle-ci : « S'il n'y a pas une concentration de forces, une direction pendant la lutte, on se fera battre en détail, et nous assisterons encore à un massacre de prolétaires, dont le sang aura encore une fois coulé sans profit.

« Il faut que les révolutionnaires s'entendent, s'unissent pour diriger tous leurs coups vers l'ennemi commun : la bourgeoisie ; il leur faut une direction pour opposer efficacement les bataillons de la révolution aux bataillons de soldats et de policiers que nous opposera la bourgeoisie ; il faut, en un mot, opposer une masse compacte aux forces de la bourgeoisie. » Tel est le langage ou à peu près, tenu par les centralisateurs à outrance, qui, ayant fait leur apprentissage dans les révolutions passées, ne voient rien au delà de ce qui a été fait dans ces révolutions, et n'ont pas su encore en analyser les événements, afin d'en dégager les causes qui avaient fait avorter ces révolutions.

Or, ce qui les a fait avorter, c'est précisément parce qu'on avait créé une direction, c'est que justement on a voulu jouer aux soldats, et combattre avec une tactique pour laquelle on n'était pas fait. En effet, comment voulez-vous organiser des armées avec des éléments

dont l'indiscipline est justement la première qualité, comment voulez-vous établir un *état-major devant diriger le mouvement*, quand c'est justement la révolte contre le *pouvoir* qui met cette foule en ébullition.

Il faut être logique, accepter franchement les situations faites, et ne pas s'amuser à aller faire un travail que le premier choc venu peut mettre par terre. La bourgeoisie, elle, peut se servir avec fruit de la centralisation de l'armée, etc., parce qu'elle se sert d'une organisation qui fonctionne depuis des siècles ; elle peut maintenir la discipline parmi ceux qu'elle emploie, parce que les individus dont elle se sert y ont le cerveau tout préparé, et qu'elle les a habitués à considérer ses institutions comme étant naturelles.

Mais que prétendraient faire les autoritaires en face d'une organisation toute puissante, avec des éléments disciplinés, avec une organisation à construire de toutes pièces et des moyens insuffisants pour donner une force matérielle ou morale suffisante pour faire respecter cette nouvelle autorité même par ceux qui l'accepteraient ? Il arriverait infailliblement ce qui est arrivé dans toutes les révolutions, le peuple pourrait se battre avec héroïsme, combattre un contre dix, et faire des prodiges de valeur ; mais, en fin de compte, il se ferait battre, comme il l'a toujours été, parce qu'on l'a toujours fait se battre avec des armes et une tactique qui n'étaient pas les siennes.

Aussi, les anarchistes, s'inspirant des leçons du passé, entendent-ils rompre avec la routine et, d'accord avec leurs idées, ils espèrent dérouter les forces gouvernementales, en leur opposant une tactique toute nouvelle, qui leur permettra d'utiliser les forces éparées de la révolution, et aux individus d'y employer toutes les ressources de leur initiative, et nous mettre à même de lutter avec avantage dans cette guerre de tirailleurs et d'isolés que nous leur ferons, en les harcelant de toutes parts, et user leurs forces dans une guerre incessante de surprises continuelles.

Certes, il est évident que dans la lutte qui se prépare il pourra se présenter des occasions, des situations où les révolutionnaires devront se concentrer, serrer leurs rangs pour résister ou attaquer l'ennemi ; — mais cette concentration sera le fait des circonstances mêmes, et ne pourra être que le résultat d'une

commune entente et de la spontanéité des individus, s'inspirant des circonstances et agissant en conséquence.

Mais cette concentration là ne présente aucune prise à l'autorité, car elle disparaît avec les circonstances qui l'ont fait naître ; elle est l'*action raisonnée* des individus, et naît de leur entente, tandis que celle des autoritaires n'est que la volonté *imposée* et crée la division ; c'est cette spontanéité qui a entraîné les masses à l'assaut de la Bastille aux journées de juillet 89, à l'attaque des Tuileries au 10 août 90 ; c'est elle qui renversait la royauté et l'empire en 1830, 1848 et 1870 ; c'est elle qui faisait, au 18 Mars 71 crier, par la foule : à Versailles ! à Versailles ! tandis que l'autorité représentée par le comité central délibérait sans rien résoudre.

Tandis que c'était, une fois qu'il y avait *une direction* au mouvement, que le peuple se faisait battre, soit au Champ-de-Mars 89, soit aux journées de Juin 48, au 2 Décembre et aux journées de Mai 71. En un mot, c'est l'indiscipline et les masses, n'agissant que sous le fait de leur impulsion, qui ont fait les grandes époques de la Révolution, tandis que c'est la centralisation et les états-majors qui ont rendu possible les escamotages de victoires qui les ont suivies. Du reste, la science et l'industrie nous mettent en main des armes qui, pour leur emploi, ne demandent que le concours d'une poignée d'individus pour lutter avec avantage contre les forces gouvernementales organisées.

Il ne s'agit plus aujourd'hui d'aller attaquer, le fusil en main, nos ennemis à couvert dans leurs repaires ; il ne s'agit plus d'aller se faire mitrailler — héroïquement peut-être, mais bêtement, à coup sûr — par leurs canons et leurs mitrailleuses ; non, il faudra que ce soient les produits incendiaires qui aillent les y chercher et les en déloger ; au lieu d'élever des barricades, qui seraient vite tournées, ou que le canon aurait bientôt fait de renverser, il faudra que ces mêmes produits, avec les engins les plus meurtriers, tombent dans leurs rangs, lancés des toits et des fenêtres, de manière à effrayer ceux qui échapperaient à leurs atteintes et leur rendre ainsi toute lutte impossible.

Il faudra encore, lorsque les révoltés auront affaire à des forces supérieures et se verront contraints de reculer pas à pas, de maisons en maisons, devant leurs ennemis, il

faudra que ce sol qu'on leur abandonnera soit miné, pour qu'il s'entreouvre et se déchire sous leurs pas ; il faudra que les maisons s'écroulent sur leurs têtes pour les broyer, que la flamme devore ce que l'on n'aura pu faire sauter ; il faudra, en un mot, ne reculer devant l'emploi d'aucuns moyens, si barbares qu'ils puissent paraître, et ces moyens de lutte nous seront rendus faciles, surtout dans les grandes villes, où nous trouverons nos travaux de mines tout préparés, dans les caves, les égouts et les catacombes ; le gaz, la dynamite et les autres produits explosibles qu'aujourd'hui nous savons préparer nous faciliteront le reste.

Or, pour combattre de la sorte, comme on le voit, point n'est besoin de direction d'aucune sorte ; il ne s'agit que d'avoir du cœur au ventre, faire abstraction de ces vieux préjugés qui nous ont toujours fait reculer devant les moyens extrêmes et respecter, sous prétexte de sagesse, ce que nous aurions dû commencer par détruire.

Or, si dans la révolution qui se prépare on se décide à agir ainsi, non seulement on aurait rendu impossible la reconstitution de la propriété individuelle, au cas d'une défaite, en agissant comme nous l'expliquions dans notre premier article, mais encore, en employant les moyens révolutionnaires que nous expliquons aujourd'hui, on rendrait cette défaite impossible.

En effet, quelle armée résisterait à des moyens pareils ? Quelles que fussent les forces que la bourgeoisie emploierait contre nous, une lutte pareille les démoraliserait, et la bourgeoisie — forcée qu'elle est de remettre sa défense entre les mains de mercenaires ou d'individus qu'elle ne maintient que par force dans ses armées — ne tarderait pas à se voir abandonnée de ses défenseurs, et réduite à ses seules forces, elle n'est rien.

LE DROIT COMMUN

Désormais, les anarchistes arrêtés pour délits de parole seront soumis au régime de droit commun. Devons-nous nous en plaindre ? Non ! bien au contraire.

Si nos amis qui sont détenus à Clairvaux n'ont pas été condamnés pour droit commun, ce n'est que la peur que nos bourgeois ont eu ; qu'ils fassent de la propagande parmi les victimes des institutions que nous subissons, ces parias de notre société, ces malheureux rejetés de partout, chassés comme des bêtes malfaisantes, en les appelant reprise, de justice

comme s'ils pouvaient ne pas l'être!

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à assister une seule fois aux débats de la police *correctrice*, là on voit de pauvres ouvriers qui, sans travail, sans pain, sans logement, sont condamnés, pour n'en point avoir, à trois ou quatre mois, sous prétexte qu'ils sont vagabonds.

Vagabonds! comment et pourquoi le sont-ils? Vient après, devant ces infâmes juges, un autre accusé; celui-ci, pas si bête, a pris purement et simplement ce qu'il lui fallait pour subvenir à sa piètre existence; si c'est la première fois qu'il est poursuivi, on lui inflige trois ou quatre mois de prison; s'il a la malchance d'être arrêté une autre fois, on le condamne à quinze jours, il devient probablement l'ami des juges, puis après tout, il fait en petit ce que ceux qui le condamnent font en grand.

C'est certainement parmi ces victimes qu'on peut faire le plus de propagande, et qui comprendront d'autant mieux nos principes, qu'ils sont les victimes de la classe bourgeoise.

Nos gouvernants pensent peut-être, en nous mettant au droit commun, nous effrayer; le croire serait une erreur grossière; ainsi que nous le disons plus haut, nous nous en félicitons.

Croient-ils que nous ne pourrions faire cette propagande qu'ils craignaient tant alors des Gautier, des Bernard, des Bordat, etc.?

Qu'ils se détrompent, nous la ferons malgré toutes les entraves qu'ils pourraient y mettre; nous la ferons d'autant plus que nous sommes convaincus que nous sommes persécutés, car cela nous prouve que nous sommes dans le vrai, que nous sommes, pour mieux dire, leurs seuls ennemis.

Mettez-nous au droit commun, envoyez-nous dans vos *centrales* parmi ceux que vous appelez voleurs, incendiaires, etc.; là où vous enfermerez un anarchiste, il en sortira une centaine qui seront prêts par tous les moyens, puisqu'ils ont mis de côté tous les stupides préjugés qui nous enserrent, à vous faire payer toutes les tortures que vous leur faites subir, qui reprendront la place à laquelle ils ont droit dans la société en vous en *expulsant* vous, les vrais mal-

LA RELIGION DE L'AVENIR

L'Avenir! la Gloire! l'Immortalité!

Mots magiques, talismans fascinants, mirages décevants, au moyen desquels les gens bien nantis, les détenteurs des avantages sociaux réussissent, en flattant la marotte des déshérités, à leur

faire supporter les misères de la vie sans qu'ils regimbent trop fort.

Ce procédé, renouvelé des religions, et embelli pour la circonstance, dénote assurément beaucoup de flair et d'ingéniosité de la part de ceux qui l'ont mis en œuvre; mais précisément parce qu'ils l'ont imaginé pour leur commodité, nous devons le repousser comme un don suspect.

Nos ennemis sont dans leur rôle et font leur métier en conscience lorsqu'ils nous tendent des pièges; mais il faudrait que nous eussions le front ceint d'une triple cuirasse d'imbécillité pour ne pas les éviter.

Après la mort, tout est bien fini pour nous.

Ce n'est pas demain ni après demain que nous devons être heureux, mais aujourd'hui même, si nous sommes assez forts pour revendiquer notre part du commun héritage.

Dans le cas contraire, notre seule ressource est de travailler sans relâche à acquiescer cette force.

Nous pouvons alors nous armer de patience, mais sans nous résigner jamais à une condition d'infériorité qui n'est pas la nôtre.

Ceux qui nous font espérer le bonheur dans les futurs contingents peuvent quelquefois être de bonne foi eux-mêmes; mais en les écoutant, nous faisons fausse route et travaillons bêtement pour le compte de nos oppresseurs.

Ces derniers ne se possèdent pas de joie lorsqu'ils voient que nous nous complaisons dans des rêveries humanitaires qui laissent le champ libre à leurs opérations spoliatrices.

Les générations qui succéderont à la nôtre auront leur tâche à accomplir, de même que nous avons eu la nôtre.

N'anticipons pas sur l'inconnu.

Ne sommes-nous pas les premiers à rire de ces esprits inquiets qui se préoccupent de la diminution des naissances ou de la disparition possible du charbon de terre?

La manière la plus efficace de travailler pour la postérité consiste à s'affranchir dans le temps présent. Voilà le seul service sérieux que nos descendants puissent attendre de nous.

En agissant de la sorte, nous aurons déblayé le terrain, en leur élargissant la besogne dont nous nous serons chargés nous-mêmes.

Suivre une voie différente serait faire preuve de jobarderie ou de fourberie, et les révolutionnaires ont la prétention de n'être ni des fourbes ni des jobards.

En ajournant toujours la réalisation du bonheur à la semaine des quatre jeudis, on n'arrive qu'à désespérer ceux qui souffrent et à énerver l'énergie populaire.

Les conséquences d'une telle aberration ne tardent pas à se faire sentir.

Les malheureux se dégoûtent peu à peu de la chose publique et se laissent crouler dans un état d'hébétément qui les prédispose à toutes les servitudes.

Les hommes qui conservent un peu de vigueur se fourvoient dans le crime; les femmes se précipitent dans le luxe, précurseur de la prostitution.

Quant aux favoris de la fortune, ils ne conservent aucune illusion à cet égard. Leur confiance dans la durée du régime de l'exploitation n'est que très limitée.

A l'imitation de Louis XV, ils s'écrient: «Après nous, le déluge!» se bornant à pressurer le présent pour en extraire tout ce qu'il est susceptible de donner, sauf à se convertir au socialisme quand le socialisme commencera à devenir rémunérateur et qu'il ne leur restera plus que ce moyen de maintenir leur barque à flot.

La religion de la croyance en l'avenir est la soupape de sûreté des exploités.

Que leur importent les rêves et les hallucinations de leurs victimes, pourvu qu'elles les laissent maîtres de jouir du temps présent?

«Croyez, mes bonnes ganaches, se disent-ils dans leur for intérieur, mais laissez-nous faire, c'est tout ce que nous demandons.»

Déclaration Électorale

Les anarchistes, logiques avec leurs idées de liberté, avec leurs moyens de propagande et de lutte, ne négligent aucune occasion pour démontrer aux travailleurs, que l'on exploite, tout l'odieux de l'antagonisme toujours croissant de la société d'aujourd'hui.

Les anarchistes, conscients de leurs opinions, ne viennent pas demander aux électeurs d'aliéner leur souveraineté, et de charger un individu quelconque du soin de faire leurs affaires, de déléguer leurs pouvoirs et leur initiative. Non, conséquents avec leurs idées de justice et d'égalité sociales, de négation du principe de gouvernement, ils ne feront pas appel aux votes des électeurs et ne poseront point de candidature. Mais, au contraire, ils combattront de la façon la plus énergique, la plus constante, tous ceux qui viennent ou qui viendront demander les suffrages des citoyens, parce que les anarchistes sont convaincus que l'élection, fût-elle ouvrière et révolutionnaire, n'est qu'un moyen déguisé de servitude et d'oppression.

C'est qu'en effet le suffrage dit universel n'est que la liberté obligatoire de se choisir un maître, un gouvernant quelconque, et que ce gouvernant offi-

ciel s'affiche à vous avec un programme radical ou opportuniste, socialiste ou révolutionnaire, il n'en est pas moins un gouvernant, c'est-à-dire un exploiteur qui n'aura d'autre chose à faire que de vous imposer ses caprices, ses volontés, ses fantaisies.

Voyez, en effet, lorsque le pouvoir a décrété une *période électorale*, cette orgie de petits papiers, de promesses de réformes; ce dévergondage sans mesure de disputes personnelles, ces manœuvres de la dernière heure, comme ils disent les uns et les autres, qu'ils n'ont d'autre but que de vous jeter de la poudre aux yeux, de vous passionner, suivant leur jésuitique expression, et de s'imposer à vous. N'est-ce pas ignoble de voir ce déchainement d'ambition et de cupidité? et, c'est vous, électeurs, qui faites les frais de ces comédies grotesques; c'est vous qui payez les affiches de toutes couleurs placardées sur tous les murs; c'est à celui qui vous promettra le plus, qui captera le mieux votre confiance; c'est une prostitution éhontée que cette bataille pour le décrochement de la timbale gouvernementale, tous les artifices sont bons pour vous usurper votre souveraineté, et vous consentez, et vous subissez tout cela dans l'espoir de vous nommer un *bon* gouvernement, qui mieux que ceux qui l'ont précédé vous donnera des réformes, améliorera votre situation malheureuse, qui n'est faite que de privations, de souffrances morales et physiques, parce que la misère est toujours présente à vos regards. On comprendra que ce n'est point aux exploités, aux financiers de tout poil que notre appel s'adresse, car c'est contre eux que nous luttons, que nous voulons arborer l'étendard de la révolution prolétarienne, mais aux ouvriers, aux prolétaires, à tous ceux ceux qui souffrent, aux petits boutiquiers, aux petits commerçants qui voient leur commerce aller de mal en pis, et qu'effraye la perspective sinistre de la faillite, qui voient leur clientèle diminuer, leur gain décroître alors que l'enrichissement des monopoles s'accroît sans cesse, à ceux-là, qui n'ont pour ainsi dire que la faculté de parer aux éventualités du moment, comme aux ouvriers que la crise économique, que le chômage jette sans pain et sans asile sur le pavé des rues!

Non, travailleurs, réfléchissons à cela et n'allons plus chercher notre émancipation commune au fond d'une urne qui n'est qu'entre les mains de ceux qui ont intérêt, parce qu'ils en jouissent, à nous maintenir dans notre condition misérable. On ne cesse de vous dire: Pas d'abstention! allons tous aux urnes comme un seul homme! Votez pour moi! Eh bien! ne répondez plus à ces injonctions intéressées, abstenez-vous de prendre part à cette mystification du scrutin et dites vous qu'il n'y a que la révolution sociale

ÉTUDES SOCIALES

DE L'ANARCHIE

Deux Tactiques

V

L'anarchie, c'est la liberté et les anarchistes ne doivent baser leurs agissements, autant que possible, que sur le libéralisme; ils doivent en outre réfléchir sérieusement sur les causes et peser les résultats à obtenir.

L'abstention est préférable que de se lancer dans une lutte inutile et sans profit aucun pour la propagation de nos idées. Voilà ce qui ressortira des quelques pages consacrées à ces deux tactiques que nous suivons plus ou moins volontairement.

Nous n'avons jamais prétendu tracer une limite entre les deux tactiques. Non, car elles dépendent beaucoup plus de l'étude que des résolutions irréflectées; nous avons essayé de faire comprendre à chacun le danger de se servir de l'autorité, de l'organisation. Espérons que nous aurons aidé à la destruction de quelques erreurs, de quelques préjugés, à défrayer de cette façon le chemin de l'anarchie embarrassé, malheureusement encore, d'obstacles sérieux et qui ne seront renversés que peu à peu. C'est que l'erreur humaine est tenace; il faut travailler longtemps, souvent pour arriver à un ré-

sultat plus ou moins important. Aussi, quant à nous — et nous savons de fait que nous ne sommes point seuls dans cette opinion — nous ne tenons que comme peu efficaces tous ces propos bruyants qui n'ont d'autre but que d'effrayer les esprits simples, si ce n'est d'éloigner de nous des hommes énergiques et sincères.

Nous nous abstenons d'entrer, ici, dans certaines considérations; elles pourraient certainement comporter un aperçu qui ne serait nullement en dehors des deux tactiques de liberté et d'autorité, mais nous demanderons excuse aux compagnons avec lesquels nous sommes en communauté de pensée, si nous nous tenons ainsi volontairement sur la réserve.

Dans le cours des événements révolutionnaires, nous avons vu l'exaltation partir d'une source impure et la calomnie semée sur l'ordre des exécuteurs de basses œuvres politiques malgré l'apparence de sincérité, d'énergie, de courage et de désintéressement qui masquait la face ignoble du policier. Que de choses nous aurions à dire sur ce sujet, que d'exemples à citer, que de comparaisons, d'analyses et de jugements à faire! Oh! ils ne s'agit point de crier sur les toits qu'on ne fait rien, qu'il faut agir! Les menaces sans exécutions sont plutôt nuisibles qu'utiles.

Lorsque tel ou tel agissement répugne à la conscience d'hommes justes, lorsque telles ou telles fulminations contrarient l'esprit de l'homme moralement libre, il est de mauvaise conception d'opposer son *velo* d'homme d'action et la bible: Tu n'iras pas plus loin du scrupule et du

préjugé; alors qu'on ne s'avise pas, qu'on exprime tout le contraire et que l'esprit d'autoritarisme est l'unique mobile qui résume votre cerveau.

Pour faire fructifier l'idée anarchiste, il est mauvais de connaître en soi l'opinion de liberté qu'on prétend professer. Nous avons cherché à expliquer, dans le cours des précédents articles, que nos idées ne nous appartiennent pas, et que l'étude, surtout de l'anarchie, n'était guère avancée.

Est-il besoin maintenant, avant de passer à d'autres sujets, de tirer une conclusion. N'est-elle pas, cette conclusion, à tous les passages? N'avons-nous pas cherché à expliquer l'action funeste des tendances vers l'absolutisme, vers la dictature, vers la systématique, vers, enfin, le métaphysique? Il est donné à l'esprit humain de prévoir les conséquences, et ce n'est point certes en agissant sous l'empire de la passion du moment qu'on obtiendra, au point de vue de la propagation des idées anarchistes, des résultats sérieux. Sachons nous attirer la sympathie de la foule, sachons profiter des événements et des persécutions dont nous sommes victimes. Mais pour cela faire, il n'est pas utile d'établir une organisation, car, quoi qu'on dise, quoi qu'on pense, ce mot seul *organiser* effraye le cerveau dégagé de tout préjugé autoritaire.

Jamais nous n'avons demandé l'isolement, mais, au contraire, la sympathie; or, la sympathie, ce nous semble, c'est l'accord, c'est l'entente. Est-ce que la *désorganisation*, puisque nous sommes

sur ce mot, ne se produira pas fatalement par la seule existence de l'organisation?... Non, les caractères antagoniques ne feront jamais d'alliance, ne se grouperont jamais. Lorsque la réciprocité naturelle unit les individus, lorsque la sociabilité humaine fait taire les vexations sociales, soyez certains que l'action qui en découlera produira d'excellents fruits.

Voilà où est l'entente efficace et sûre, parce qu'elle n'a d'autre base que la liberté. Nous nous sommes permis d'exprimer ces quelques pensées, parce que nous avons remarqué cet esprit dictatorial qui subsiste encore dans le cerveau de la plupart des nôtres, dernier vestige de l'autoritarisme, qui est la base essentielle de tous les partis, quels qu'ils soient, du plus modéré au plus révolutionnaire. L'anarchie mine cette base, et le jour où elle sera minée de tous côtés, en tous points, l'édifice qu'elle supporte ne tardera pas à s'écrouler. Alors, oui, l'autorité n'aura plus cette action funeste qui, aujourd'hui — moins qu'autrefois évidemment — s'exerce sur la société humaine.

L'anarchie verra luire alors son bien-faisant soleil et la liberté ne sera plus un mythe, malgré son nom appliqué aujourd'hui à certaines institutions de l'organisation sociale.

La seule tactique anarchiste qui sera utile à la propagation de nos idées, c'est celle qui n'a d'autre base et d'autre but que la liberté, parce que la liberté est l'essence même de l'anarchie.

(A suivre.)

que l'expropriation violente des affameurs, des monopoleurs, des propriétaires qui vous exploitent sans vergogne comme sans pitié, qui mettra fin à votre exploitation, à votre servitude. Dites-vous que le gouvernement ne gouverne que parce que vous obéissez, qu'il ne tient que parce que vous le supportez et si vous réfléchissez, si vous pesez les conséquences fatales qu'entraîne le pouvoir, vous direz comme les anarchistes, qu'il est inique, qu'il est odieux de voir ces farceurs lugubres jouer sur notre dos, à notre unique détriment.

Qu'est-ce qui fait qui consacre votre servage économique et politique si ce n'est l'autorité, si ce n'est le gouvernement. N'est-ce point d'être gouvernés, d'être, pour mieux dire, privés de la liberté, pour la conquête de laquelle nos pères ont versé tant de sang, que vient le mal, que découle l'inégalité des riches et des pauvres, des exploités et des exploités, des jouisseurs et des souffrants ?

Non, cessez de faire le jeu de vos ennemis, faites le vide autour du pouvoir qui vous commande, qui vous envoie vos fils périr dans les jungles du Tonkin pour le plus grand profit des loups cerviers de la finance, de l'agiotage, de la spéculation industrielle, commerciale ; cessez une bonne fois pour toutes de vous laisser gouverner, de supporter les charges de plus en plus lourdes du gouvernement, du patron, du propriétaire et faites vos affaires vous-mêmes, sans délégation, quelle qu'elle soit et vous mettez ainsi un terme aux ambitieux de tout système qui viennent ou qui viendront vous débiter des promesses, qui disent ou qui vous diront que les gouvernants actuels sont mauvais, que les députés, les conseillers municipaux ou autres vous trompent, mais qui vous exhorteront cependant à voter pour eux, à les envoyer au parlement national ou communal à la place des autres. Répondez à ces affamés de pouvoir qui jettent la calomnie et l'injure contre les anarchistes parce qu'ils s'aperçoivent que nous nous mettons en travers de leurs projets et par ce que nous avons le courage de dire partout la vérité, répondez-leur que vous n'avez pas besoin, pour être libres, d'individus pour vous gouverner, pour vous asservir, pour vous orger des lois.

L'UNION RÉVOLUTIONNAIRE

De temps à autre retentit, dans le camp socialiste, ce cri, bientôt répercuté par tous les échos : *Union de tous les révolutionnaires.*

Les plus louables efforts sont tentés par les meilleurs esprits pour arriver à une entente commune.

On essaie d'atténuer les chocs, d'adoucir les frottements, de calmer les irritations, de ménager les amours propres.

Il n'est pas jusqu'aux adversaires, jusqu'aux rivaux les plus acharnés eux-mêmes qui ne se fassent des concessions.

On est sur le point d'aboutir au résultat tant souhaité. Puis, après une réconciliation éphémère, que chacun a cru sincère, et qui l'était peut-être en effet, on s'aperçoit tout à coup que le nouvel édifice, que l'on supposait indestructible, s'écroule de toutes parts ; que les inimitiés, que l'on disait éteintes, se rallument plus vivaces que jamais, et que l'on a, sans s'en douter, travaillé à la toile de Pénélope.

Tant de peines perdues pour rééditer une fois de plus les effusions humanitaires de la fameuse nuit du 4 août, et la scène attendrissante du baiser Lamourette !

Est-ce à dire, en présence de ces succès incessamment renouvelés, que nous tournons toujours dans le même cercle, et qu'il faille désespérer de l'avenir ?

En aucune façon. — Si l'on cite parmi nous quelques pervers, des ambitieux et des étouffeurs, on compte, en revanche, un bien plus grand nombre de gens de cœur, dévoués, sans arrière-pensée, à la cause de la Révolution, bien qu'ils soient souvent séparés entr'eux par des divergences de vues ou des antipathies de caractère.

D'où vient donc qu'en présence d'éléments si bien disposés, l'union tant désirée ne puisse prévaloir, et que la discorde renaisse, comme le phénix, de ses cendres !

Il serait même injuste, à cette occasion, de jeter la pierre aux individus que l'on considère, non sans raison, comme les instigateurs plus ou moins déguisés de la zizanie.

Ces brouillons contre lesquels on se récrie de toutes parts, ne créent pas, après tout, les dissensions dont les causes existaient avant eux et leur survivront.

Ils ne servent qu'à les constater par l'ardeur avec laquelle ils se précipitent dans la mêlée. On peut les comparer à ces ferments qui subsistent à l'état latent dans les liquides, et ne paraissent se développer que le jour où ils rencontrent, dans le milieu ambiant, les circonstances favorables à leur éclosion ou à leur révivification.

Il ne suffit pas, pour faire disparaître un fléau, de déplorer les ravages qu'il occasionne, en se bornant à formuler des vœux stériles pour obtenir sa cessation.

Ces doléances n'ont pas plus de valeur que les plaintes sur les variations de la température ; dont les gens à court de conversation nous rebattent les oreilles.

N'allons pas chercher la cause de nos divisions ailleurs que dans les inégalités sociales fictives, qui entretiennent un état d'antagonisme permanent entre les divers membres de la famille humaine ; état qui menacerait de s'éterniser si la révolution ne venait promptement y mettre un terme.

Il est constant que tous les moyens mis en œuvre jusqu'à ce jour pour anéantir l'oppression, n'ont abouti qu'à la déguiser sous des formes nouvelles ; tous les intermédiaires que le peuple a chargés de cette besogne, n'ayant eu d'autre préoccupation que d'exploiter leur situation privilégiée au détriment de leurs concitoyens trop confiants.

Cette démonstration a été faite avec une lucidité merveilleuse par Buonarroti, dans son *Histoire de la Conspiration de Babeuf*, notamment dans le chapitre où il les distingue en deux classes : celle des conservateurs et celle des conquérants (ou faux révolutionnaires).

Pour les uns comme pour les autres, tout sert de prétexte pour agiter l'opinion et faire converger l'attention du public sur leurs personnes.

C'est ainsi que vous les entendez prêcher alternativement la discorde ou l'union, suivant les convenances de leur ambition ou les dispositions d'un public qui n'a ni le temps, ni les moyens de contrôler les paroles et les actes de ces protégés insaisissables.

Combien en avons-nous compté de ces fanatiques de l'union à tout prix, qui changeaient leur fusil d'épaule selon la région ou la saison, et ne rougissaient pas de se faire un titre de leur impudente versatilité ?

Lisez ces tartines toutes confites en faux sentimentalisme où les appels réitérés à l'union sont conçus en termes tels qu'on ne s'y prendrait pas autrement pour attiser la discorde !

Ne craignons donc pas de le répéter à satiété : la désunion est la résultante obligée de l'inégalité sociale et des efforts que font les pseudo-révolutionnaires pour que la masse ne voie point les choses telles qu'elles sont ; mais se laisse guider avec docilité par ses cornacs intéressés.

L'union ne s'improvise point à la suite de manifestes plus ou moins empreints de la faconde cicéronienne.

Autant en emporte le vent. Ce n'est pas d'hier que la tyrannie fait des victimes et qu'elle fournit un thème aux bavards.

Lorsqu'on a reconnu la cause productrice du mal, les paroles deviennent inutiles, à moins qu'elles ne se traduisent par ces questions : Où ? Quand ? Comment ?

Mais alors on est bien prêt d'agir. Tout le reste ne sert qu'à faire germer la graine d'exploiteurs.

LES FORCES CONSERVATRICES

(Suite et fin)

N'avez-vous pas déjà reçu satisfaction ? Les honorables, comme on les nomme dans le monde interlope, ont élevé le personnel voué à l'instruction publique et privée à un chiffre respectable de 232.641 professeurs des deux sexes.

N'ont-ils pas dernièrement encore créé à coup de grosse caisse l'obligation de l'instruction, et patati, et patata ?

Puis, enthousiastes travailleurs, ne perdez donc jamais de vue que l'esprit de conservation chez nos gouvernants est poussé à l'excès, aussi se gardent-ils de rendre l'instruction libre et de mettre le professorat à l'abri des réglemens qui blessent généralement sa conscience d'homme.

Ne savez-vous pas que le programme scolaire sort chaque année du cerveau du ministre de l'instruction publique, tout armé des prescriptions avec lesquelles le corps enseignant atrophie nos enfants ?

Ne voyez-vous point quotidiennement dans nos rues serpenter de droite à gauche ces orgueilleux sophistes à la physiologie hypocrite, intrigante, rouée et déloyale, rampant, glissant, escaladant pour atteindre leur but, et quand la séduction échoue, ils emploient l'audace pour triompher. Ils ont l'art de semer avec succès la terreur et la joie, la confiance et l'incertitude, toutes les vilénies, les obscénités et les intrigues sont à leur usage. Ces monstres à face humaine, ces jésuites à robe courte, hier crasseux et aujourd'hui chamarrés d'or sur toutes les coutures, ce sont eux qui flétrissent le cerveau des enfants de façon qu'aucune conception de vérité et d'indépendance ne puisse trouver place à l'âge adulte.

Puis, poussant l'ingénuité jusqu'au ridicule, les braves ouvriers, comme le trop coupable Ferry, les hommes déclarent avec une innocence qui frise la stupidité, que l'homme rentrant dans la période adulte perd complètement les enseignements religieux et modifie progressivement la fausse conception inculquée dans son enfance sur l'ordre de choses établi, par le frottement constant des camarades d'ateliers. Rien de plus juste, rien de plus inexact.

Il est vrai que le jeune ouvrier vomirait sans effort les infamies de nos maîtres, qu'il oublierait promptement le respect de Dieu, l'amour de la patrie, de la propriété et de toutes les blagues bourgeoises, s'il n'ignorait pas que les aliments fournis à son intelligence novice par les endormeurs de la littérature, sont empoisonnés au même titre que la nourriture qu'il absorbe.

Dans les hautes sphères de la société, pour nous servir d'une expression purement bourgeoise, l'existence de l'organisation de la corruption n'offre de doute qu'aux hommes estropiés de cervelles. Les romans et les anecdotes scandaleuses et immorales, que cette bande de bohèmes fabrique périodiquement, devrait faire ouvrir les yeux des naïfs qui carraissent l'idée de l'affranchissement des travailleurs, à l'aide du suffrage universel et sous la garantie exclusive de l'instruction.

Il serait vraiment curieux que nous laissons pénétrer encore dans notre cerveau une pareille pensée, sachant que les individus qui préconisent l'émancipation de la classe prolétarienne par les moyens dits légaux, ne sont que des victimes de nos institutions et particulièrement de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ah ! malheureux ouvriers, veuillez bien vous souvenir que nos ennemis irréconciliables ne s'arrêtent pas dans l'art de corrompre le peuple qu'à l'instruction ? Ils ont compris également que vous aimez le théâtre, que vous désiriez des spectacles, et alors de toutes parts ils vous font représenter des intrigues d'amour, des viols, des duels, des suicides, des vengeances et des assassinats. Et, chose triste à constater, c'est la considération qu'a le public envers le personnel artistique, qui n'est que l'organe de l'immoralité et de la dépravation.

Proudhon a dit aussi : « Le théâtre sue la crapule. » L'état de bassesse et de dégradation dans lequel croupit cette tourbe d'improductifs en est une preuve incontestable. Les acteurs et actrices vivent dans une sorte d'ivresse et de débauche perpétuelle ; en un mot, dans une existence vile et honteuse.

Nos jouisseurs poussent l'esprit de conservation jusqu'à exposer dans les boutiques des tableaux, gravures et statues dégoûtantes, dans l'unique but d'attirer la curiosité et d'exciter l'imagination aux vices les plus ignobles. Ils organisent méthodiquement la prostitution et la regarde comme un commerce légal.

Eh bien ! sauveurs de société, vous avez l'impudence et l'hypocrisie de déclarer dans vos livres, journaux et discours, qu'il s'est effectué un progrès dans les mœurs, qu'aujourd'hui la femme reçoit de l'Etat protection et secours, que le temps où les femmes se prostituaient publiquement dans le temple de Vénus à

Babylone a complètement disparu de notre société moderne ?

Allons ! les grands centres sont le rendez-vous de la débauche, c'est le flux et reflux des immondices bourgeoises ; les villes, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sont de vastes lupanars.

Mais si vous aviez une conscience, vous devriez commencer par prendre vos femmes qui grouillent dans vos palais et les conduire sur une des places de la ville pour y être fouettées publiquement. Ah ! nous comprenons qu'avec une pareille organisation les vices et la corruption reçoivent dans la société un développement rapide et que le germe des passions viles et grossières rentre profondément dans les masses. C'est une des raisons qui nous amène à cette conviction profonde que la force seule aura la puissance nécessaire pour mettre un terme aux infamies que nous subissons depuis des siècles.

Nos vampires n'oublient pas qu'il existe dans le peuple des hommes vraiment studieux qui consacrent leurs moments de loisir aux études, à la recherche des connaissances positives. Alors, nos estimables municipalités nous donnent des professeurs d'économie politique, ayant mission d'attacher notre esprit à la remorque des associations coopératives de production, de consommation et de crédit, ils exaltent dans leurs conférences la nécessité des caisses de retraite, d'assurances et des invalides du travail, ils cherchent à faire accroire à l'ouvrier par tous les sophismes imaginables que le droit de propriété est sacré, qu'il faut des riches et des pauvres pour faire aller les affaires. Nous connaissons à Bordeaux cette scie, le loustic Lescarret, professeur d'économie politique, disciple du chaste Bastiat, exerce depuis des années son imagination servile à ces affreuses blagues. Un point sur lequel tous ces atrophieurs sont unanimes, c'est que vouloir détruire ou seulement transformer l'organisation sociale actuelle, ce serait précipiter la société dans un abîme épouvantable, ce serait un crime.

Ce crime, nous désirons l'accomplir, nous voudrions être à la veille de la grande liquidation sociale où les séides disparaîtraient avec leur ignoble cortège.

Ah ! nous tenons, infâmes repus, à vous prévenir qu'il n'y aura pas de sentiment le jour de la lutte, vous pourrez gémir, exhaler vos peines d'une voix plaintive, nous resterons froids à toutes ces grimaces. Oui, nous serons inexorables, inflexibles dans nos résolutions, nous ne nous laisserons ébranler par aucune considération, nous demeurerons implacables pour votre sale race.

Les anarchistes sauront se souvenir que vous avez été plus que cruels dans vos victoires, que vous avez été durant votre règne aussi lâches que crapuleux, et que les actes de banditisme consacrés par vos souteneurs de tout poil ont été criminels et méritent l'application d'une justice autre que la vôtre.

LETTE STÉPHANOISE

C'est samedi 22 décembre qu'est venu devant le tribunal correctionnel de Saint-Etienne le procès en diffamation intenté par les sieurs Evrard, Hugot, Chaublet etc. ; le premier directeur du bague Verdié, à Firminy ; les autres sous directeur ou gardeschourme dans ledit bague, contre Vitre et Paget, gérants du *Drapeau Noir*, Loanger et Piquet, auteurs présumés des articles incriminés. (Il paraît qu'ici la vérité à un homme est un crime puni par la loi.)

Nous ne comptons pas moins de 50 gardeschourmes ou *poulards*, en képi ou en chapeau. Il paraît que ces gaillards nous portent un intérêt tout particulier. Les voleurs et les assassins sont pour eux d'honnêtes gens, comparativement aux anarchistes ; aussi laissent-ils pleine et entière liberté aux premiers et portent toute leur attention sur ces maudits anarchistes qui ne se fatiguent point de propager leurs idées dans la masse.

Voici la *basse-cour* ! Chapeaux bas ! crie un huissier ; l'habitude est que l'on doit se découvrir devant ces monstres. Ne devrait-on pas plutôt quitter sa chaussure et la leur jeter à la face ; mais enfin, que voulez-vous, c'est l'habitude dans ce beau pays de France, de n'avoir du respect que pour les gens qui le méritent le moins.

C'est égal, c'est la vous fait un drôle d'effet lorsqu'on se trouve en présence de ces mannequins du pouvoir, habillés en femme, et bons tout au plus à placer dans les champs pour garantir les récoltes des multitudes d'oiseaux qui s'en nourrissent. Malgré la colère qui vous étirent, l'on ne peut s'empêcher de rire en voyant ces figures de serins. Oh ! là, là ! Quelles têtes !

Piquet et Vitre sont présents. Vitre, répondant au président, accepte toute la res-

ponsabilité des articles qu'a publiés le *Drapeau Noir*. Piquet ne avait écrit la lettre telle que l'a insérée le *Drapeau Noir*.

Quatre gardes-chiourme de l'usine viennent tour à tour réciter la leçon que leur a donnée à apprendre le *compagnon* Evrard. Celui-ci, à la fin de chaque déposition, fait de la tête un signe approbatif.

Inutile de rappeler ici tout ce qu'a débité l'avocat d'Evrard. Mais nous ne pouvons passer sous silence le réquisitoire du policier Garrud, qui occupe le siège du ministère public. En voici un, par exemple, qu'il ne nous faut pas oublier lorsque nous aurons à nous exercer la main, pour le grand jour de la justice populaire.

Dans ce réquisitoire plus que haineux, il n'est point question des dures vérités dites à Evrard. Sans s'apercevoir qu'il fait une propagande pour le successeur du *Drapeau Noir*, il lit plusieurs articles qui n'ont rien à voir dans ledit procès, pousse ensuite une charge à fond de train contre les anarchistes, ennemis de la propriété, de la famille, de la religion, de la Patrie. (A ce mot de patrie, l'auditoire sourit, à l'exception des sbires de M. Gardès, qui infectent la salle.) Les lois, dit-il, ne sont point assez sévères pour punir de tels individus.

C'est tout à fait exact, monsieur Garrud (lisez Garrud), nous sommes ennemis de la propriété, car la propriété est le vol; ennemis de la famille telle qu'elle existe aujourd'hui, où les travailleurs ne peuvent élever leurs enfants, où la fille-mère est obligée de se prostituer; ennemis de toute religion, parce qu'elles abrutissent les peuples; ennemis de la patrie, parce que la patrie pour vous, messieurs les exploités, dirigeants, etc., etc., c'est l'argent; n'en ayant point, nous, prolétaires, nous ne pouvons ni ne devons être patriotes. Avez-vous compris, *Garrot*, si toutefois cela ne voulait rentrer dans votre tête de jésuite, nous aviserions à prendre des moyens plus efficaces pour le faire rentrer.

Tenez-vous-le pour dit, et à bientôt la leçon.

Après ce magnifique et brillant réquisitoire, les trois enjuponnés se retirent pour délibérer et rentrent de nouveau dans la salle en condamnant Vitre, Paget et Loenger à six mois d'emprisonnement, deux mille francs d'amende. Piquet à cinq jours et solidairement à cent francs de dommages-intérêts, à l'insertion du jugement dans les journaux de Saint-Etienne et dans *l'Emeute*, et l'affichage à cent exemplaires à Firminy.

Bravo, messieurs! Nos félicitations pour l'ardeur et le courage dont vous faites preuve à la besogne, ne nous ménagez pas, n'ayez pas d'égards pour nous, car nous vous jurons que nous n'aurons point pour vous.

P.-S. — Nous lisons dans le *Petit Stéphanois* un ordre du jour que M. Evrard a fait placarder dans l'usine. Il remercie les ouvriers du courage et du dévouement dont ils ont fait preuve pour combattre l'incendie qui a éclaté il y a quelques jours, et dont les causes sont restées inconnues. Parlant des ouvriers renvoyés comme anarchiste, il dit: non, braves ouvriers, vous n'avez rien de commun avec ces vauriens, ces fainéants qui n'ont d'autre idée que celle de bouleverser la société et vivre ensuite à vos dépens.

Etre traité de vaurien, de fainéant, par un *inutile*, pour ne dire que ça, comme Evrard, c'est réellement trop fort.

Allons, compagnons de Firminy, plus de lettre à *l'Emeute*, concernant ce triste personnage, mais bien une balle dans la tête du monstre.

Les deux extrêmes se touchent

Dijon.

Dimanche soir, 23 décembre, je passais rue des Bons-Enfants (*sic*), devant le palais du directeur de la Banque de France, lorsque j'aperçus un humain étendu à terre devant la porte dudit palais.

Aidé d'un compagnon, je relevai cet homme et le conduisis au commissariat de police pour lui procurer un abri et lui donner le nécessaire qu'exigeaient sa santé épuisée par le travail, l'âge et les privations de toutes sortes.

Je ne vous citerai pas les paroles prononcées par un agent présent au bureau au moment où nous amonions ce vieillard, ce serait rééditer les stupidités et l'égoïsme dont ces individus sont pétris, mais ce qui mérite d'être signalé; c'est qu'après avoir fait passer la nuit au violon à ce pauvre vieillard nommé François Fourcault, âgé de 72 ans, ils le mirent dehors le lendemain, sans se soucier de ce qu'il pourrait advenir.

Ayant été se présenter à l'hospice, on lui ferma la porte au nez sous prétexte qu'il n'y avait aucun lit de libre. Le voilà errant dans Dijon, sans savoir où aller, lorsque épuisé de froid et de faim il tombe, pour ne plus se relever, rue Guillaume.

Les passants, indignés des récits du pauvre homme, force la police à le faire admettre à l'hospice où il expirait le lendemain.

Que penser de cette société où l'on voit un vieillard mourir de froid et de faim

après avoir été toute sa vie un honnête travailleur et un bon père de famille.

Tandis que le propriétaire du palais devant lequel je l'ai ramassé a acquis une fortune rapide, tout en payant des dettes énormes qu'il avait avant la guerre, en trafiquant pendant le siège de Paris, en trompant ses électeurs (voir son programme de 1863 et 1869), étant tour à tour député, sénateur, ministre des finances et finalement directeur de la Banque de France; cet individu, tout en étant Magnin, a su rétamé les casseroles du budget à ce qu'il lui reste de l'or suffisamment entre les mains pour l'empêcher, en volant, de finir comme cet honnête vieillard.

O jour heureux de la révolution! quand viendras-tu faire en sorte que de pareils faits ne se produisent en égalisant les hommes et éviter, comme cette fois-ci, que les deux extrêmes se touchent.

UN OUVRIER ANARCHISTE.

Tribune Révolutionnaire

Nous mettons en garde nos amis contre les agissements d'un individu qui répond au nom de **BOURDON**.

Ce type qui sous le masque révolutionnaire cache l'être le plus ignoble qu'on puisse imaginer, exploite les travailleurs révolutionnaires en leur soutirant de l'argent, sous prétexte qu'il ne trouve pas du travail. Avec l'argent extorqué il voyage pour le compte de la... A bon entendeur, salut!

Voici son signalement: Agé de 25 à 30 ans, taille au-dessus de la moyenne, corpulence bourgeoise, capable de consommer beaucoup et ne voulant rien produire.

Nous prions la presse socialiste révolutionnaire de reproduire la présente note, à titre de réciprocité.

LA RÉDACTION.

Le citoyen Crie prononçait le 9 octobre, à Roanne, dans une réunion publique, un discours sur le Parlementarisme. Le parquet releva de ce discours le délit de provocation au meurtre, au pillage et à l'incendie, et traduisit devant la cour d'assises de Montbrison le compagnon Crie et le compagnon Gay, qui avaient pris la parole dans la même réunion.

L'affaire fut appelée le 1^{er} décembre. Les deux prévenus, faisant défaut, la cour les condamna à deux ans de prison et 3,000 fr. d'amende.

Opposition devant être faite à ce jugement, l'affaire reviendra au mois de mars devant la cour d'assises de Montbrison.

Lyon. — M. Gensoul, un des jurés qui ont condamné Cyvoct, a l'obligeance de nous prévenir que son adresse, parue dans le numéro 3 de *l'Emeute*, est inexacte, qu'il habite place Bellecour, 4.

Jeunesse révolutionnaire. — Jeudi, 3 janvier, réunion générale extraordinaire, salle Goutard, rue Garibaldi, 108, à huit heures 1/2 précises du soir.

ORDRE DU JOUR :

Rapport du délégué.
Publication du manifeste.
Politique générale.
Anniversaire de Blanqui.
Questions diverses.

Lyon. — Voici le nouvel an. C'est le temps des inventaires, où l'exploiteur se rend un compte exact du rapport de ceux et celles qu'il a exploités. Aussi faut-il voir avec quel empressement les gardes-chiourme de l'usine donnent les ordres. Il n'est pas jusqu'au plus petit esclave qui ne se donne des airs de commandeur, déployant un zèle, une activité qui tient du prodige, tout cela, pour s'attirer un bon regard du maître qui assiste gravement à ce tohu-bohu fait en l'honneur du capital. Pour lui, après avoir compulsé les registres et compté le numéraire qui regorge dans le coffre-fort, il se déclare satisfait, dit qu'il a énormément travaillé et réalisé de gros bénéfices. Il invite les gardes-chiourme à déjeuner, en les gratifiant de quelques billets de mille, en récompense des services rendus à ses intérêts.

Pour le travailleur indifférent à ce procès industriel, il songe, sombre et

triste, que l'année qui vient de s'écouler n'est pour lui que la répétition des années précédentes; son inventaire à lui se résume par ces mots: privations, peines et misères.

Il a dépensé sa force et son activité pour enrichir un maître qui ne lui donne en retour que quelques morceaux de pain qu'il réduit à volonté.

En vain tourne-t-il ses regards de tous côtés. C'est toujours le même horizon noir de la misère. Il sent gronder dans sa poitrine des cris de rage devant cette impuissance, forcé qu'il est de subir cette affreuse situation, encore quelques années de travail, vieux et usé avant l'âge, il sera jeté à la porte par celui qu'il a enrichi de ses peines et ne trouvera nulle part les moyens de suffire à sa triste existence, il ne lui restera d'autre alternative que de tendre la main ou terminer ses souffrances par le suicide.

Nous disons: Travailleurs, du courage; nous aussi avons droit au banquet de la vie. Nous subissons la loi naturelle qui incombe à tous les êtres valides par la production, en retour la société nous doit notre part dans la consommation. Ce n'est pas un crime que chercher à se rendre la vie possible, et l'on ne doit reculer devant aucun moyen pour y arriver. Place à l'égalité!

LE GROUPE LOUISE MICHEL.

Saint-Etienne. — Ils ont pleuré! Infâmes Tartufes, val Pleurer pourquoi, parce qu'ils venaient d'assassiner un homme. Peut-être étiez-vous ivres; ce n'est assurément pas sur des témoignages d'un Perraudin, d'un patron de bordel et de son garçon. Non, car vous saviez fort bien qu'ils ne témoignaient point, mais rendaient bien un service qu'on avait exigé d'eux.

Cet arrêt infâme était rendu avant même que les débats ne s'ouvrent. Les despotes rouges, qui sont au pouvoir, vous avaient demandé la tête de l'anarchiste Cyvoct, non coupable de l'explosion de Bellecour. Vous avez obéi aux maîtres, lâches valets; le malheureux a donc été condamné parce qu'il était anarchiste?

Vous avez cru, en donnant au bourreau la tête de Cyvoct, semer la terreur et l'épouvante dans les rangs anarchistes? Vous avez fait fausse route.

Ce crime, un des plus audacieux qui aient été commis par le pouvoir et par ses valets, depuis fort longtemps, n'a fait que raviver en nous les sentiments de haine et de vengeance que nous avons pour la bourgeoisie en général, pour les magistrats et les policiers en particulier.

Partisans de la propagande par le fait, ni la prison ni la mort ne nous épouvantent, ni notre liberté ni notre vie ne nous occupent; nous sacrifions tout à la grande cause de l'humanité, et n'aurons de repos que le jour où nos idées auront triomphé de l'exploitation, du despotisme et de tous les préjugés.

En prononçant la condamnation de Cyvoct, vous avez prononcé la vôtre.

Oui, quoi qu'il nous en coûte, nous le vengerons.

Et bientôt, magistrats, que vous vous appelez Bertrand, que vous vous appelez Jacomet, Rieussec, Regnault, Labreguettes ou Bloch, sans oublier Perraudin et ses agents, ni le propriétaire de *l'Assommoir* et les jurés, vous tous qui avez trempé dans le procès des anarchistes et dans celui de Cyvoct, nous vous promettons de nous exercer la main sur vos ignobles personnes.

Quant à toi, pauvre martyr, que le serment que nous faisons de te venger soit un adoucissement aux mille tortures que tu dois endurer en pensant qu'innocent, ta tête va tomber sous le couteau de la guillotine, et emporte dans la tombe cette douce consolation que tes amis ont juré de te venger. Oui, Cyvoct, nous te vengerons!

Les anarchistes stéphanois se rendent solidaires de tout ce qu'a pu dire, écrire ou faire le compagnon Cyvoct.

Roanne. — Compagnons anarchistes de tous les pays. — Les anarchistes de Roanne ne viennent pas protester contre les infamies commises par les porte-balances de dame Thèms, non, car nous savons que nos protestations sont inutiles, et que tant que nous serons sur un terrain aussi peu révolutionnaire, les enjuponnés continueront leur sale besogne. Pour nous, qui ne reconnaissons que les

lois naturelles, nous considérons donc les juges de tous pays comme étant les plus scélérats des hommes, et nous les vouons à l'exécution publique, en attendant qu'on puisse se saisir d'eux et leur faire subir les mêmes traitements que ces tortionnaires font subir en ce moment à tous nos amis condamnés, et ils sont nombreux. Citons en passant:

Les mineurs de Montceau-les-Mines, les soi-disant internationalistes de Lyon, nos amis Pouget et Louise Michel, etc., etc., procès de l'Esplanade.

Et Morel, Vitre, Tricot, Paget, Boissy, Giriez, ces derniers victimes des pères conscrits de la cour d'appel. Les compagnons Crie et Simon Gay, jugés dernièrement à deux ans de prison par les trois polichinelles siégeant à Montbrison.

Et nos amis de Roubaix, et les manifestants de la place de la Bourse, et la lâche infamie, qui a condamné Cyvoct à la peine capitale!

Allons, compagnons! cette dernière condamnation seule suffit pour nous révolter complètement. Prenons nos mesures, préparons nos batteries, et quand l'heure sera propice, frappons sans pitié ces monstres à face humaine, qui prétendent tuer l'idée anarchiste en emprisonnant et en condamnant à mort ses plus chauds défenseurs.

Allons! Jacomet, Block, Regnault, Sauzet et autres, continuez, continuez, le bataillon fait des petits chaque jour, encore un peu de temps et nous serons assez nombreux pour nous dire *corps d'armée*.

Allons, les révoltés, les souffre-douleurs, songez que vous n'avez qu'une mort à faire, et quand nous tomberons pour la cause du droit naturel, ce sera le plus beau jour de notre vie!

Mort aux vampires, vive la révolution!

LE GROUPE LE REVOLVER.

Paris. — Compagnons de *l'Emeute*. Vu la condamnation qui vient de frapper notre ami Civoct, nous ne saurions passer sous silence notre existence plus longtemps. Nous ne protesterons plus, car, pour nous, les protestations ne sont que des gouttes d'eau jetées à la mer.

Nous comptons sur les compagnons lyonnais pour venger la tête de Cyvoct, et nous, de notre côté, nous ne perdrons pas la petite liste publiée dans le n° 3 de *l'Emeute*. Nous étudions les moyens les plus prompts pour anéantir cette bourgeoisie infâme. Le jour où nous rentrerons dans notre cité, s'il y a encore des pantins du théâtre des Vingt-Quatre colonnes, nous tâcherons de leur tremper un bouillon à la nitroglycérine.

Compagnons, à l'œuvre! Pour nous, tous les moyens sont bons.

Nos Préjugés

X... est un anarchiste à système, un anarchiste sur l'air de: *Je me brûle l'œil au fond d'un puits avec une chandelle de bois*.

Pas autrement. Tant que vous tournerez le dos à la logique, vous serez empoignés par des préjugés: des bons à rien pour la révolution.

Vous singez Henri Maret, qui brâme de beaux articles sur la suppression du parlementarisme et... reste tout de même député.

Farceur d'Henri Maret! Il n'est que drôle, lui. Mais ses électeurs, sont-ils assez bêtes, hein! le sont-ils assez?...

Et nous, compagnons? (A suivre.)

SOLUTION DE LA QUESTION SOCIALE PAR LE COMMUNISME ANARCHISTE

Prix: 50 c.
Pour toute demande, s'adresser au citoyen Cabossel, rue des Folies-Méricourt, 98, Paris, et au bureau du journal *l'Emeute*, rue de Vauban, 26, Lyon.

Le Gérant: P. LABILLE.
Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52.
(Association syndicale des Ouvriers typographes)